



Littérature | Critiques

Les bêtises de Reykjavik

Eirikur Orn Norddahl se fait féroce envers les postures et les impostures intellectuelles

MACHA SÉRY

Lorsqu'ils se rencontrèrent, Bouvard et Pécuchet découvrirent qu'ils faisaient le même métier et partageaient de multiples centres d'intérêt. Presque un siècle et demi plus tard, leurs héritiers se nomment Aki et Lenita Talbot, un couple d'Islandais. Certes ils sont plus jeunes que leurs aînés et n'entretiennent pas une relation platonique. Tous deux romanciers, ils puisent aux mêmes sources d'inspiration : une Islande de carte postale et l'histoire du monde en « commençant de préférence la narration par un petit meurtre ».

Et lorsqu'ils envisagent une œuvre qui fasse date, qui enrichisse « *le monde des possibles* », ils accouchent chacun d'un livre quasi identique, intitulé pareillement *Ahmed* : l'histoire d'un jeune Pakistanaï arrivé en Islande à l'adolescence. Quelques années plus tard, celui-ci part en Syrie pour rejoindre les rangs de l'Etat islamique. Rentré chez lui, il connaît une mort violente dans la même rue de Reykjavik. Cela, sans que les auteurs des deux versions se soient concertés.

A chaque génération ses lieux communs. « *Ces deux individus étaient dotés d'une seule même créativité et, comme on peut s'y attendre, ils ne tardèrent pas à se piller mutuellement, à prendre à l'autre*



plus qu'il ne lui donnait et à s'appauvrir, aussi bien chacun de son côté qu'ensemble.» Las et vexés de se ressembler autant, ils finissent par divorcer et entrent en compétition pour les prix littéraires.

Le récit se situe dans un futur proche, au temps de « surVeillance », un système vidéo où tout le monde peut observer chacun jour et nuit grâce au réseau omniprésent des webcams et des images satellites. Big Brother est ici au service de tous les citoyens. Ceux-ci ont consenti à l'abandon de leur vie privée pour mieux

Le récit se situe dans un futur proche, au temps de « surVeillance », un système vidéo où tout le monde peut observer chacun jour et nuit grâce au réseau omniprésent des webcams et des images satellites

se protéger. « Certes vous courez moins le risque d'être poignardé quand on vous voit en permanence, quand il n'y a plus de ruelles sombres – en l'absence de noir, les noirs desseins ne sauraient exister – mais si, par malheur, vous receviez quand même un coup de couteau, ce serait plutôt intéressant d'assister à la scène, sympa de la diffuser sur les réseaux sociaux quand (et surtout si) vous vous réveillez à l'hôpital, afin d'obtenir un peu de compassion ou d'admiration et aussi quelques "like": mon pauvre, mon

héros!» L'absence d'intimité appelle la comédie. Devant les caméras, les divorcés s'exhibent l'un pour l'autre avec amants et maîtresses d'un soir.

Heimska. La stupidité est le cinquième roman d'Eirikur Orn Norddahl (né en 1978), le deuxième publié en France après *Illska. Le mal* (Métailié, 2015), fiction monumentale qui frappait par son humour noir et son refus des conformismes, de quelque nature qu'ils soient. « *L'immense bêtise moderne me donne la rage* », confiait Flaubert. Les farces de Norddahl sont acides, et la fureur du trentenaire féroce envers les postures et les impostures. Ses intellectuels s'entichent de l'air du temps autant que de leur propre image. Ils semblent aussi aliénés que n'importe quel citoyen, davantage puérils.

Il y a autre chose chez Norddahl: contrairement à Aki et Lenita Talbot, lui n'est pas copiable. Il change de ton comme d'allure. Aucun risque de le voir exploiter, à des fins d'exotisme, les paysages nordiques, volcans ou fjords. Peu de chances de dénicher ailleurs l'alliage tragico-comique et la prestesse de narration caractérisant son style. Les romans de Norddahl procurent cette forme pure de griserie, la plus proche de la lettre comme s'il s'agissait d'un mot-valise: le gris allié à la rêverie. ■

HEIMSKA. LA STUPIDITÉ
(Heimska),
d'Eirikur Orn Norddahl,
traduit de l'islandais par Eric Boury,
Métailié, 158 p., 17 €.